



HAL
open science

Les voyages d'Andrzej Stasiuk en Allemagne

Charles Zaremba

► **To cite this version:**

Charles Zaremba. Les voyages d'Andrzej Stasiuk en Allemagne. Catherine Teissier; Charles Zaremba. Le tien e(s)t le mien. Échanges culturels et linguistiques entre les mondes slave et germanique, Presses de L'Université de Provence, pp.227-233, 2012, 9782853998611. hal-02065163

HAL Id: hal-02065163

<https://hal.science/hal-02065163v1>

Submitted on 25 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les voyages d'Andrzej Stasiuk en Allemagne

Charles Zaremba

Aix-Marseille Université

Résumé

Une part importante de l'œuvre Andrzej Stasiuk (né en 1960), l'un des auteurs majeurs de la littérature polonaise contemporaine, se compose de récits de voyages, notamment au sud de la Pologne et dans les Balkans. Toujours très subjectif, Stasiuk est attentif aux paysages qu'il décrit avec un lyrisme incomparable, surtout quand il s'agit de friches industrielles, aux gens qu'il croise, il essaie d'imaginer leur vie, à défaut de la comprendre ; à l'inverse, en Allemagne il ne semble voir que lui-même, les Allemands lui servent à éclairer sa propre personnalité ou des qualités qu'il attribue plus généralement aux Slaves.

Stasiuk's travels in Germany

Abstract

Andrzej Stasiuk (born in 1960) is one of the most important figures in contemporary Polish literature. Travel writing, inspired by visits to the south of Poland and the Balkans, forms a significant part of his work. Always a highly subjective writer, Stasiuk pays close attention to the landscapes he sees, especially industrial wastelands, which he describes with incomparable lyricism. He is also a keen observer of people and tries to imagine their lives, even when he cannot really understand them. In Germany, however, Stasiuk seems only to see himself; his encounters with Germans shine light on his own personality or qualities which he attributes to Slavs more generally.

Le déséquilibre des échanges entre la Pologne et l'Allemagne est particulièrement remarquable dans le domaine linguistique : la langue polonaise regorge d'emprunts à l'allemand¹ (même à un niveau lexical et syntaxique, comme par ex. le verbe *musieć* « devoir », calque de *müssen*), alors que l'allemand ne contient guère de mots ou de structures empruntés au polonais. C'est là qu'on voit aussi à quel point le terme d'emprunt est trompeur, bien qu'il soit sanctifié par l'usage. En fait, il faudrait dire : « appropriation, intégration, incorporation, assimilation » car tout emprunt a vocation à être rendu, restitué. Or il arrive souvent que le mot soit assimilé au point que toute trace de son origine disparaît.

1 De même que d'emprunts au latin, au français, etc. Contrairement aux langues des anciennes provinces non germaniques de l'empire d'Autriche-Hongrie, le polonais n'a pas éliminé la plupart de ses emprunts.

En polonais, les mots d'origine étrangère sont rapidement inclus dans un paradigme existant (alors qu'en russe, le temps d'intégration semble plus long) – par ex. *kino*, *radio*. Des mots aussi courants et « polonais » que *książe* « prince », *król* « roi », *pieniądz* « argent » sont originaires des emprunts au gotique, respectivement : *kuning*, *karl*, *pfenning* ; terme *euro* fait encore de la résistance, mais cela peut changer si la Pologne adhère à la monnaie unique. On n'observe qu'un seul exemple de cheminement inverse, c'est-à-dire de rejet morphologique d'un nom : *Auschwitz* / *Oświęcim*. Jusque dans les années 1990, le camp d'Auschwitz était nommé par le nom polonais de la ville où les nazis l'avaient établi : *Oświęcim*. Au lendemain de la guerre, Tadeusz Borowski écrit une nouvelle au titre provocateur : *U nas, w Auschwitzu*² (*Chez nous, à Auschwitz*³), avec le nom allemand portant une désinence polonaise (-u, marque du locatif), c'est-à-dire déjà intégré dans un paradigme. Mais cette formulation n'est pas entrée dans l'usage, seul le toponyme polonais *Oświęcim* étant utilisé. Or, depuis les années 1990, le camp est désigné par le vocable allemand non assimilé, chassé du paradigme flexionnel, que ce soit dans la presse, les textes non-littéraires⁴ ou littéraires, y compris par Stasiuk dans son récit de voyage en Allemagne⁵ : *w Auschwitz*⁶ « à Auschwitz ».

Ce détail rend d'autant plus intéressant le titre de l'ouvrage : *Dojczland*. Le nom polonais de l'Allemagne est *Niemcy* (cf. la communication de Jean-Pierre Arrignon dans le présent volume : les Allemands sont « muets », par opposition aux Slaves, en polonais *Ślowianie*, mot que l'étymologie populaire, encouragée par les poètes romantiques, associe à *słowo* « mot, parole, verbe »). Donc, le titre du livre est un néologisme, une tentative de rendre avec les moyens de l'orthographe polonaise la phonétique du mot *Deutschland*. Il s'agit en quelque sorte d'une Allemagne polonisée : Stasiuk s'approprie ce pays, il l'amène en terrain connu de manière à le rendre moins étranger, plus lisible et prononçable. C'est cette appropriation que j'ai essayé de rendre dans ma traduction du titre : *Mon Allemagne*, qui constitue également une allusion à l'ouvrage que Stasiuk a écrit en commun avec l'Ukrainien Iouri Andrukhovych (Юрій Андрухович), intitulé *Mon Europe. Deux essais sur l'Europe dite Centrale*⁷. Or, cette Europe Centrale (ou pour reprendre un terme de plus en plus courant : l'Europe Médiane) ne comprend ni l'Allemagne, ni la Russie, au point qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une résurgence de la *Mittleuropa*, sorte de nostalgie du « *k. und K.* », de la « Cacanie », bref, de l'empire d'Autriche-Hongrie.

Il semble pourtant que les limites, mêmes floues, de l'Europe Médiane, ne correspondent pas à celles de l'Europe de Stasiuk. Pour reprendre une

2 Tadeusz Borowski, *Utwory wybrane*, Wrocław etc., Ossolineum, 1997, p. 69.

3 T. Borowski, *Le Monde de pierre*, trad. Laurence Dyèvre et Erik Veaux, Paris, Christian Bourgois, 1992.

4 Notamment dans Władysław Bartoszewski, *O Niemcach i Polakach [Des Polonais et des Allemands]*, Kraków, Wydawnictwo Literackie, 2010.

5 Andrzej Stasiuk, *Dojczland*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2007.

6 A. Stasiuk, *op. cit.*, p. 109.

7 A. Stasiuk, Juri Andrukhovych, *Moja Europa. Dwa eseje o Europie zwanej Środkową*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2000. Trad. fr. Maryla Laurent, Montricher, Noir sur Blanc, 2004.

imago-phraséologie politique, on peut dire que, de même qu'on a distingué naguère une « France d'en haut » et une « France d'en bas », une « Pologne A » et une « Pologne B », l'Europe de Stasiuk est « l'Europe d'en bas », « l'Europe B ». Ses territoires de prédilection sont : le sud-est de la Pologne et l'ouest de l'Ukraine (la fameuse « Galicie »), la Slovaquie, la Hongrie, les Balkans (Roumanie, Serbie, Monténégro, Albanie, Macédoine, Bulgarie). Il raconte ses pérégrinations (réelles ou imaginées à la vue d'une carte routière, de préférence périmée) dans *Sur la route de Babadag*⁸, *Fado*⁹, et son *Journal écrit après coup*¹⁰ (inédit). Rien de nordique, rien d'occidental. Le fripier de son dernier roman *Taksim*¹¹ est attiré uniquement par le Sud et l'Est et ses aventures le mènent jusqu'en Turquie. C'est une Europe pauvre, peuplée de la paysans en voie de disparition, de Tziganes, hérissées de friches industrielles, où circulent des épaves et où les robinets fuient, une Europe postcommuniste fantasmatique où l'Occident déverse ses pires modèles de comportement, si ce n'est ses déchets (notamment dans *Taksim*).

Contrairement à Mariusz Szczygieł, qui s'est totalement immergé dans la vie, la langue et la culture tchèques (*Gottland*¹²), ou à Krzysztof Varga qui cultive sa double origine polono-hongroise, sa double culture et son bilinguisme (*Gulasz z turula*¹³), Andrzej Stasiuk parcourt « l'Europe B » sans pratiquer ses nombreuses langues, mais avec un sentiment de familiarité, une empathie qui lui permet de se sentir « chez lui » de la Slovaquie à la Roumanie en passant par l'Albanie. (Remarquons que certains personnages de *Taksim* parlent un sabir où se mêlent le slovaque, l'ukrainien, le hongrois et le roumain..., parler désarçonnant au premier abord, mais devenant vite compréhensible.) Certes, Stasiuk en tant que voyageur et auteur de récits de voyage ne cherche pas vraiment à comprendre intellectuellement ce qu'il voit et entend : il s'en imprègne, il respire l'air du temps et des lieux, et le restitue après coup, le soir avec sa bouteille de whisky, se remémorant ce qu'il a vu et décrivant ses souvenirs et ses impressions subjectives plutôt que les faits, les objets, les individus. Il s'agit souvent de voyages « en soi », comme le rappelle le titre de l'un de ses récits, *Un on the road slave*¹⁴ : la route, les trains, les hôtels, les gares ; et donc aussi : les rencontres de hasard, les échanges furtifs. Alors que Szczygieł ou Varga nous parlent Tchèques et les Hongrois, Stasiuk nous parle de lui-même (ce qu'on peut extrapoler jusqu'à un certain point en disant qu'il parle des Polonais).

8 A. Stasiuk, *Jadąc do Babadag*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2004, trad. Małgorzata Maliszewska, Paris, Christian Bourgois, 2007.

9 A. Stasiuk, *Fado*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2006. Trad. Charles Zaremba, Paris, Christian Bourgois, 2009.

10 A. Stasiuk, *Dziennik pisany później*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2010.

11 A. Stasiuk, *Taksim*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2009. Trad. Charles Zaremba, Arles, Actes Sud, 2011.

12 Mariusz Szczygieł, *Gottland*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2006. Trad. Margot Carlier, Arles, Actes Sud, 2008.

13 Krzysztof Varga, *Gulasz z turula*, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2007. Inédit en français.

14 Dans *Fado*, *op. cit.*, p. 11. (Toutes les références renvoient à l'édition française.)

L'Allemagne ne fait pas partie de l'Europe de prédilection de Stasiuk, et il s'y sent manifestement étranger, encore que ce sentiment soit ambigu, comparé à son rapport à la Russie. D'ailleurs la plupart des Polonais ont une relation complexe avec ces deux pays : ils sont imperméables à la notion de « grande famille slave » qui sous-entend souvent une prépondérance russe, et se vivent plutôt comme occidentaux, mais le passé pèse très lourd dans les relations avec les Allemands. La Russie est pratiquement absente de l'œuvre de Stasiuk, sauf quand elle est assimilée à l'Union soviétique. Il aura fallu qu'il aille en Allemagne pour penser à la Russie (« Regarder les Allemands et penser aux Russes¹⁵ »)! Pourtant, dans un article paru dans *Le Monde diplomatique* en août 2010, il semble se démarquer nettement de l'Allemagne pour prendre le parti de la « slavité » :

Mais quand vient le soir, et qu'on se soûle autour d'un feu, allez savoir pourquoi, on se met à chanter en russe ou en ukrainien. En tout cas, c'est ce qu'on croit faire. On ne chante pas en allemand. Ni en français. En anglais, parfois, mais sans une once de sentiment.

Néanmoins, dans le même article, il constate que :

les Russes nous traitent de « traîtres aux Slaves », même si ce n'est pas aux « Slaves » qu'ils pensent alors, mais seulement à eux-mêmes comme uniques représentants légitimes de ce groupe.

Dans *Mon Allemagne*, quand il imagine une tournée promotionnelle en Russie, où il se sent totalement étranger, égrenant des noms de lieux exotiques et comptabilisant les milliers de kilomètres parcourus, il affirme :

Les Slaves, c'est la Slovaquie et la Slovénie. Même la RDA appartient davantage à la famille slave qu'Omsk situé au deux mille six cent soixante-seizième kilomètre après Moscou, ou Novossibirsk, au trois mille trois cent troisième. Oui. Couché en chien de fusil avec mon baluchon sous la tête, je file vers l'intérieur de la Sibérie [et] à Tcheremkhovo, au cinq mille vingt-deuxième kilomètre, tirant ma couverture sur la tête, je murmurerai tout bas : « Laissez-moi, s'il vous plaît, je suis un Allemand¹⁶... »

Être Allemand comme ultime planche de salut devant la puissance orientale... Il s'agit bien sûr d'un bon mot visant à établir une distance maximale : pour un Russe, rien de plus étranger qu'un Allemand, et vice-versa, avec la fascination que cela entraîne et, souvent, la négligence de ce qui les sépare, à savoir, justement, l'Europe médiane. Néanmoins, dans cette anecdote imaginaire, Stasiuk se présente comme un Allemand en Russie, alors qu'il lui arrive de se présenter comme un Russe en Autriche ; mais l'équivalence n'est qu'apparente : se dire russe plutôt que polonais revient simplement à se dire prototypiquement slave, peut-être aussi à inspirer plus de crainte, alors que se présenter comme polonais peut provoquer déception et peut-être même mépris, comme chez cette dame, dans le train qui en apprenant que le narrateur est polonais « l'a lancé un regard déçu et s'est désintéressée de moi¹⁷ ».

15 *Mon Allemagne, op. cit.*, p. 105.

16 *Ibid.*, p. 63.

17 *Ibid.*, p. 27.

Mais se dire allemand en Russie, c'est se définir comme occidental avant tout. Stasiuk-voyageur n'est ni l'un ni l'autre, il se sent également étranger aux deux. Son voyage en Allemagne est une expédition en terre inconnue, hors du monde familier du voyageur (à ce propos, voyage-t-on vraiment si l'on reste en terrain connu ?), ce qui lui demande un effort particulier :

On ne peut pas aller de Pologne en Allemagne sans avoir bu. Ne nous leurrions pas. C'est quand même un traumatisme. Cela concerne aussi bien les spécialistes de la culture des asperges que les écrivains¹⁸.

Stasiuk atténue son sentiment d'être radicalement étranger ou, si l'on préfère, essaie de s'appropriier l'Allemagne de plusieurs façons, et non seulement à travers l'orthographe du titre de son livre.

Le moyen qu'il privilégie et assume consiste à ramener ce qu'il voit à des expériences et souvenirs de ses voyages dans « l'Europe B », notamment la gare de Stuttgart :

La gare de Stuttgart me rappelait la *Gara de Nord* de Bucarest. Il ne manquait que les vigiles délogeant les sans-abri et les gosses qui reniflaient de la colle. Le reste était très ressemblant. Telle était mon impression. J'étais en route depuis cinq jours et il fallait que je cherche des similitudes pour garder mon équilibre. À Stuttgart, je devais me rappeler Bucarest pour mieux graver l'Allemagne dans ma mémoire¹⁹.

Ou à Tübingen :

Je buvais du vin rouge à la bouteille et je regardais vers l'amont par-dessus l'Eberhardsbrücke. Quelques barques noires étaient amarrées au pied de la tour Hölderlin. Cette couleur me rappelait les canots de Sfântu Gheorghe²⁰.

Il donne aussi l'impression de se réfugier dans les stéréotypes — l'un pouvant lui échapper, l'autre formant des jalons du récit.

Le premier stéréotype appartient au péri-texte : la couverture de l'édition polonaise, conçue par Kamil Targosz qui a réalisé les illustrations de la plupart des livres de Stasiuk : le casque de la Wehrmacht surmonté de l'insigne Mercedes, orienté vers la droite, c'est-à-dire l'est sur les cartes géographiques. Ce stéréotype militaro-matérialiste est tempéré par les couleurs nationales polonaises, écho iconographique du jeu orthographique du titre. L'approche stéréotypée se poursuit sur la quatrième de couverture, signée par l'auteur qui définit son livre comme « le récit de la vie difficile d'un travailleur immigré littéraire » — or, la langue polonaise désigne le travailleur immigré à l'aide d'un mot emprunté à l'allemand, *gastarbeiter*, que Stasiuk orthographie phonétiquement *gastarbajter*. Les éléments allemands et polonais sont partout imbriqués. Comme on est loin de l'affiche du colloque reprise en couverture du présent volume, ou du moins de sa lecture superficielle : le don est remplacé par la conquête, l'œuvre de l'esprit par un objet matériel. On a là un aspect des relations complexes polono-allemandes : victime de l'agression allemande en

18 *Ibid.*, p. 23.

19 *Ibid.*, p. 7.

20 *Ibid.*, p. 88.

1939, la Pologne, particulièrement durant la période communiste, a cultivé son identité de martyr de la barbarie nazie et, très récemment, le président défunt Lech Kaczyński disait n'avoir « aucun ami en Allemagne » ; en même temps, il existe une admiration mêlée d'envie pour la réussite matérielle de l'Allemagne (de l'Ouest), symbolisée naguère par le deutsche mark, et désormais par les voitures de luxe. Dans l'Europe B des récits de Stasiuk, le symbole de la réussite est justement de posséder une voiture de marque allemande.

Le second stéréotype, à la fois plus profond et plus diffus, est celui de l'amour de l'ordre attribué aux Allemands et, d'une manière plus abstraite, leur rapport à la forme (pour ne pas dire leur conformisme). Cela commence par l'observation de supporters de football qui, une fois dans le train, se comportent comme des voyageurs ordinaires, c'est-à-dire se conforment à comportement donné :

Sur la route de Mayence, j'ai commencé à comprendre quelle était la différence entre nous, Slaves et Germains. Nous nous distinguons par notre rapport à la forme. Les Germains veulent la perfectionner, les Slaves veulent sans cesse s'en débarrasser, changer l'une en l'autre, rejeter l'actuelle dans l'espoir que la suivante sera plus confortable. Oui, les supporters d'Eintracht m'ont ouvert les yeux. Les Germains ont perfectionné leurs différents rôles et incarnations, tandis que les Slaves rejettent les leurs au gré de leurs caprices, de leurs déceptions, ou même sans raison²¹.

C'est un point de vue assez existentialiste-gombrowiczien : « l'Église interhumaine » nous pousse à adopter les comportements qu'elle attend de nous. La différence est que, à en croire Stasiuk, les Allemands ont intériorisé cette exigence, y trouvant une certaine sérénité, contrairement aux Slaves — et sans doute plus précisément aux Slaves d'Europe centrale (et donc à l'exclusion des Russes) constamment partagés entre deux modèles qui ont en commun d'être sûrs d'eux-mêmes (le modèle russe, oriental, et le modèle allemand, occidental). Mais il se hâte lui-même d'endosser l'attitude qu'il attribue aux Allemands. En effet, il poursuit ses réflexions sur les supporters dans le train comme suit :

Il fallait bien que je pense à quelque chose dans tous ces trains. En Pologne, j'aurais sûrement regardé par la fenêtre et me serais laissé aller avec insouciance à mes humeurs. Entre Francfort et Mayence, entre Munich et Hambourg, je m'efforçais de passer le temps utilement²².

Il se comporte avec l'utilitarisme qu'il attribue aux Allemands : posément, mais sans temps mort et avec précision. À la différence de ses voyages dans « son » Europe, les voyages de Stasiuk en Allemagne ont un but lucratif (« J'étais venu pour le pognon, comme d'habitude²³ »). Il n'est pas sûr qu'il le ferait sans cela. Contrairement à son habitude, l'auteur truffe le texte de chiffres. Au pays de la forme, il se livre à la plus formelle des activités : il compte. Les villes, les gens, l'argent. Au fil des pages, on apprend qu'il a vu « 38 villes », qu'il aime

21 *Ibid.*, p. 69.

22 *Ibid.*

23 *Ibid.*, p. 83.

« 50 endroits » en Allemagne, puis il est question de « 55 gares », « 60 hôtels, 60 villes, 60 gares, 7 aéroports », « 180 villes et villages », « 117 villes et 200 matins », « 216 villes et villages ».

Cette propension aux décomptes concerne également l'argent :

Il est onze heures ou minuit, je branche une chaîne sélecte, par exemple un *talk-show* avec des travestis ou du catch, je sirote mon Jim Beam et je compte mes sous. Je sépare les billets de deux cents, les billets de cent, de cinquante et ainsi de suite²⁴.

Et avec lucidité, il poursuit :

C'est le seul moyen d'apaiser ma solitude allemande. Seule l'arithmétique permet de faire front à l'aliénation d'un écrivain polonais durant son périple germanique. Billets de cent, de cinquante, de vingt²⁵.

Mais se rend-il compte qu'il cède de cette manière à l'esprit de précision qu'il attribue au lieu ? En même temps, il incarne l'expression *jechać na saksy*, qui signifie « se rendre à l'étranger pour travailler » et remonte au xvii^e siècle, où les Polonais allaient déjà en Saxe pour gagner de l'argent.

Dans ses récits de voyage en Galicie et dans les Balkans, toujours très subjectifs, Stasiuk est attentif aux paysages qu'il décrit avec un lyrisme incomparable, surtout quand il s'agit de friches industrielles, il est attentif aux gens qu'il croise, il essaie d'imaginer leur vie, à défaut de la comprendre ; à l'inverse, en Allemagne il ne semble voir que lui-même, les Allemands lui servent à éclairer sa propre personnalité ou des qualités qu'il attribue plus généralement aux Slaves. « Un voyage en Allemagne, c'est une psychanalyse²⁶ », écrit-il. Et effectivement, n'est-il pas constamment confronté à l'inquiétante étrangeté (*das Unheimliche*) de l'Allemagne, au point d'avoir besoin de se rassurer sans cesse, en convoquant des souvenirs balkaniques, en comptant les villes, les jours et l'argent ?

24 *Ibid.*, p. 53.

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*, p. 24.